

David et Mary Livingstone

David et Mary Livingstone étaient des missionnaires dédiés à la cause de faire connaître l'Évangile à travers le continent africain. Voici deux articles (p. 1, et p. 27), qui se complètent l'un l'autre pour raconter leur histoire...



David Livingstone : Pionnier de l'Afrique.

Extrait de « Giants of the Missionary Trial » d'Eugene Myers Harrison



David Livingstone : un jeune Écossais était venu écouter un discours prononcé par un missionnaire célèbre. Suite à sa conversion, survenue plusieurs années auparavant, le jeune homme s'était mis à se poser la question suivante : « Que vais-je faire de ma vie ? » La Grande Commission avait fini par occuper une place prépondérante dans son esprit. Ses paroles majestueuses revêtaient pour lui une signification d'actualité :

« Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » (Matthieu 28, 18-20).

« Tout pouvoir m'a été donné. » Ce même pouvoir est à notre disposition !

« *Allez, faites de toutes les nations des disciples* ». Ce même programme est en vigueur !

« *Voici, je suis avec vous.* » Cette même Présence est assurée !

Le jeune Écossais venait d'achever ses études de médecine, qui avaient duré deux ans à Glasgow, et il était prêt à répondre à une vocation élevée à laquelle il pourrait se consacrer pleinement. Son regard était rivé sur l'orateur, **Robert Moffat**, avec sa longue barbe blanche et son souci ardent pour les millions d'Africains en voie de périr. Les profondeurs de son âme s'élevèrent pour relever le défi lancé par le missionnaire, en particulier celui contenu dans une phrase de vingt mots. Ces vingt mots sont historiques ; Dieu s'en est servi pour écrire une histoire extraordinaire. Les vingt mots prononcés par Robert Moffat en ce jour mémorable étaient les suivants :

« J'ai parfois vu, dans la lumière du soleil matinal, la fumée de mille villages où aucun missionnaire n'est jamais allé. »

L'image incarnée par ces mots prodigieux captiva tout son être et enflamma son âme d'une passion que seule la mort pourrait éteindre. Il irait en Afrique ! Il serait un précurseur du Christ sur le Continent noir ! Il partirait à la recherche de ces mille villages, et de milliers d'autres, où aucun missionnaire n'était jamais allé.

Ce jeune médecin s'appelait **David Livingstone** ; il était né à Blantyre, en Écosse, le 19 mars 1813. Il devint le pionnier de l'Afrique, dont la carrière mouvementée est l'histoire de nombreux chemins longs, passionnants et sinueux.

I. La vision d'un chemin lointain chez le pionnier

Après avoir entendu Robert Moffat, l'esprit du jeune Livingstone était hanté par la vision d'un sentier lointain, menant au Cap puis à

Kuruman, en Afrique du Sud, et de là vers la grande plaine du nord avec ses villages grouillants de vie mais privés de l'Évangile salvateur. Son passage préféré lui parlait désormais avec une nouvelle force impérieuse. Deux commandements et une promesse ressortaient en relief, comme si le Christ s'adressait directement à lui :

« Va ! — en tant qu'ouvreur de sentiers, éclaireur, pionnier !
Évangélise ! — accomplis l'œuvre d'un missionnaire ! Et voici, je suis avec toi ! — tu ne seras donc jamais seul et tu n'auras rien à craindre ! » « C'est une promesse sur laquelle je peux compter », dit Livingstone, « car c'est la parole d'un homme d'honneur. »

Peu après, il fut nommé par la London Missionary Society. Il se précipita chez lui, en Écosse, pour rendre une visite d'une journée à ses parents. Il revit la filature de coton où, dès l'âge de dix ans, il avait travaillé de six heures du matin à six heures du soir, et se souvint comment, en posant un livre sur une partie de la machine à filer pour pouvoir en lire quelques phrases au passage, il avait réussi à étudier le latin et à lire une grande variété d'ouvrages. Il se souvint d'un vénérable voisin, David Hogg, qui, sur son lit de mort, lui avait dit : « Maintenant, mon garçon, fais de la religion l'affaire quotidienne de ta vie, et non pas une chose faite par à-coups. »

Les parents de Livingstone étaient de fervents chrétiens et adhéraient de tout cœur à son projet missionnaire. Alors qu'ils discutaient ensemble, ce dernier soir, des choses de Christ et de son royaume, ils convinrent que le temps viendrait où les personnes fortunées et de haut rang soutiendraient les missionnaires plutôt que les chiens de chasse et les chevaux. Conformément à la coutume familiale, ils se levèrent à cinq heures le lendemain matin. David lut un passage des Écritures et dirigea la prière familiale. Le passage qu'il choisit parlait de la protection divine et de la présence d'un Ami invisible en toute circonstance et sur tous les chemins : « ***L'Éternel est ton gardien... L'Éternel te préservera de tout mal... L'Éternel gardera tes départs et tes arrivées, dès maintenant et pour toujours*** » (Psaume 121, 5, 7-8).

Quelques jours plus tard, il se tenait sur le pont d'un paquebot transatlantique, la Bible ouverte entre les mains et le regard perdu au loin. Il rêvait d'ajouter un continent entier au royaume du Christ ! Quel qu'en soit le prix, il trouverait un chemin vers le cœur de l'Afrique afin que lui-même, ou ses successeurs, puissent rapprocher l'Afrique du cœur assoiffé de Dieu !

Il n'était pas seulement un rêveur aux rêves nobles. C'était aussi un homme doté d'une grande sagacité pratique. Souvent, au cours de ce long voyage, on pouvait le voir debout près du capitaine du navire, lui posant des questions et apprenant à déterminer avec précision la position du bateau sur cet océan sans repères, en observant la lune et les étoiles à l'aide de certains instruments. « J'aurai besoin de ces connaissances », disait-il, « pour me guider à travers les déserts et les jungles sans repères de l'Afrique. »

II. Le parcours de l'explorateur dans le désert

Après avoir débarqué à **Algoa**, il parcourut 950 km en charrette à bœufs jusqu'à **Kuruman**, que les Moffat avaient transformée, d'un bout de désert, en un jardin magnifique et fertile. Après avoir accordé quelques jours de repos aux bœufs, il poursuivit son voyage jusqu'à Lepelole. La tribu qui y vivait s'appelait elle-même les Bakwena, ou « le peuple du crocodile » — celui-ci étant leur animal sacré. Il construisit aussitôt une maison et commença à étudier la langue. Après six mois d'application assidue, il pouvait converser ou prêcher librement en langue bakwena. Un an après son arrivée en Afrique, il écrivit à son père : « L'œuvre de Dieu se poursuit ici malgré toutes nos faiblesses. Des âmes sont gagnées sans cesse. Vingt-quatre personnes ont rejoint l'Église le mois dernier. »



Kuruman



À son retour d'une tournée de prédication, il découvrit que les siens avaient été tués, capturés ou chassés par les féroces membres d'une autre tribu. Il se mit donc en route vers le nord, pour un voyage de deux semaines, jusqu'à **Mabotsa**.



C'est là que vivaient les Bakhatla, le « peuple du singe », et c'est là qu'il construisit une autre maison. Alors qu'il parcourait les villages, sa charrette à bœufs était souvent assaillie par des foules de malades et de personnes souffrantes, suppliant le grand docteur écossais de les guérir. Le soir, il s'asseyait parmi les gens autour du feu du village pour écouter les récits des exploits glorieux des héros d'autrefois. Puis il se levait et racontait l'histoire du plus grand Héros de tous les temps, l'histoire de Jésus venu du ciel sur terre pour mourir sur la croix. La merveille de l'expiation du Christ occupait une place importante dans ses pensées et dans sa prédication. Le premier cantique qu'il traduisit dans la langue locale fut « Il y a une source remplie de sang » [un cantique bien-aimé qui fait référence au sang de Jésus pour laver le sang de tout pécheur prêt à se repentir de ses péchés]. Une nuit, alors qu'il défendait les indigènes contre l'attaque d'une bête sauvage, il se cassa un doigt. Voyant le sang couler de son doigt blessé, les gens s'écrièrent : « **Vous nous avez sauvé la vie en vous blessant. Désormais, nos cœurs vous appartiennent.** » Racontant cet incident dans une lettre, Livingstone fit remarquer : « **J'aurais souhaité qu'ils éprouvent de la gratitude pour le sang versé pour leurs précieuses âmes par Celui qui a été blessé pour leurs transgressions [Es. 53:5], et qu'ils lui aient donné leur cœur.** »



C'est à Mabotsa que Livingstone eut sa célèbre rencontre avec le lion. Les lions étaient nombreux dans cette région, et les villageois étaient terrifiés car, comme ils le disaient : « Le lion, le seigneur de la nuit, tue notre bétail et nos moutons même en plein jour. » Livingstone savait que s'il parvenait à tuer l'un des



lions, les autres s'enfuiraient. Ainsi, prenant son fusil et demandant aux gens d'apporter leurs lances, il mena les villageois à la chasse au lion, au cours de laquelle il faillit y laisser la vie. Apercevant un lion gigantesque derrière un buisson, il visa et tira les deux coups. Alors qu'il rechargeait son arme, le lion bondit soudain vers lui. Il raconte cette attaque en ces termes : « Le lion m'a attrapé par l'épaule et nous sommes tombés tous les deux à terre. En grognant horriblement, il m'a secoué comme un terrier secoue un rat. » Voyant plusieurs indigènes s'approcher pour l'attaquer, le lion bondit sur deux d'entre eux, mordant l'un à la cuisse et l'autre à l'épaule. Mais à ce moment-là, les balles que la grande bête avait reçues firent effet et il tomba raide mort. Livingstone garda onze marques de dents comme cicatrices permanentes et l'os situé au sommet de son bras gauche fut réduit en éclats. La consolidation imparfaite de cet os lui laissa le bras raide et lui causa de grandes souffrances pour le reste de sa vie.

Pendant que son bras guérissait, il retourna à Kuruman pour rendre visite aux Moffat. Il s'était destiné à rester un missionnaire célibataire, mais pendant sa convalescence à Kuruman, il tomba amoureux de la fille aînée des Moffat, **Mary**, et l'épousa. Elle troqua un grand nom contre un autre et fit honneur aux deux.



Mary Moffat Livingstone (1820-1862) est née à Griquatown, en Afrique, de parents missionnaires, Robert et Mary Moffat. Elle épousa David Livingstone en 1845, « troquant un grand nom contre un autre », et fit honneur aux deux. Les années qui suivirent furent difficiles pour elle, car le couple déménageait souvent et elle était malade la plupart du temps. Ils eurent six enfants : Robert, Agnès, Thomas, Élisabeth, William et Anna.

Mary fut atteinte à plusieurs reprises d'une paralysie partielle, et une fois, elle retourna en Angleterre avec ses enfants pendant quatre ans afin de se rétablir. Sa mort, en 1862, fut une grande perte pour son mari, qui poursuivit son œuvre missionnaire pendant encore onze ans.

Reproduit, avec permission, de : <https://www.wholesomewords.org/biography/biorplivingstone.html>

Pour plus de détails, voir l'article sur Mary, plus loin.

Un autre missionnaire arriva à Mabotsa ; David et Mary fondèrent alors une nouvelle mission à **Chonuane**, où il construisit de ses propres mains sa troisième maison. Un jour, le chef Sechele rassembla tout son peuple et écouta le message de l'étranger. « C'est merveilleux », s'exclama le chef. « **Mais mes ancêtres vivaient à la même époque que les vôtres. Comment se fait-il qu'ils n'aient jamais entendu parler de l'amour de Dieu et de Jésus le Sauveur ? Pourquoi sont-ils tous partis dans les ténèbres profondes ?** » Les paroles du chef résonnent encore comme un réquisitoire contre l'Église chrétienne, qui, aujourd'hui encore, prend à la légère le commandement de notre Seigneur d'évangéliser toutes les nations. Pas moins des trois quarts de l'humanité s'enfoncent actuellement dans les terribles ténèbres dont Sechele parlait avec tant de tristesse.

Pourquoi l'Évangile a-t-il mis tant de temps à arriver ?

Pourquoi nos pères sont-ils morts dans les ténèbres profondes ?

Le commandement du Seigneur n'exige-t-il pas l'obéissance ?

Les affaires du roi n'exigent-elles pas de la hâte ?

Le chef devint un converti très zélé et, grâce à ses encouragements, tout le village commença à fréquenter l'école de la mission. Mais bientôt, les Livingstone durent déménager à nouveau, car l'approvisionnement en eau venait à manquer. Le lendemain du jour où Livingstone avait annoncé qu'il partait pour **Kolobeng**, il remarqua que les gens s'affairaient comme des fourmis. Ils avaient décidé de se rendre eux aussi à Kolobeng, car ils sentaient qu'ils ne pouvaient pas vivre sans leur ami venu de loin, qui guérissait leurs maladies, leur apprenait à lire et leur parlait d'un merveilleux Sauveur.



La campagne autour de Kolobeng regorgeait de bêtes sauvages. Debout devant la porte d'entrée de sa propre maison, Livingstone abattit un rhinocéros et un buffle. Il enseigna aux habitants l'importance de l'irrigation et les aida de multiples façons, mais ce qu'il appréciait le plus, disait-il, c'était « de prêcher les richesses insondables du Christ, car cela réchauffe toujours mon propre cœur et constitue le grand moyen que Dieu emploie pour la régénération de notre monde en ruine ».

Pendant plusieurs années, il a si peu plu que la terre s'est retrouvée complètement desséchée et que même la rivière s'est asséchée. Ils devaient partir à nouveau ! Mais où ? Livingstone voulait se rendre au pays des Makololos, une tribu nombreuse et célèbre située à des centaines de milles au nord, mais il devait pour cela traverser le désert du Kalahari, un exploit que Sechele jugeait impossible pour un homme blanc. Pourtant, Livingstone le traversa, découvrit le magnifique **lac Nagami** (ou Ngami) le 1er août 1849, puis revint chercher sa famille.



La « reine » du chariot redoutait la perspective de traverser le désert avec trois enfants, mais elle ne se plaignit pas. En chemin, ils sursautaient parfois en voyant un ou deux bœufs disparaître soudainement, tombés dans une fosse creusée puis recouverte par les peuples du désert pour capturer du gibier destiné à leur subsistance. Ils arrivèrent dans une partie du désert où, pendant trois jours, ils ne virent aucun signe de vie, ni d'homme, ni d'oiseau, ni d'insecte. Leurs réserves d'eau étaient épuisées et ils ne trouvaient nulle part la moindre source. Pendant quatre jours terribles, ils restèrent totalement privés d'eau, les enfants gémissant et pleurant de soif brûlante. Affaiblis par ces épreuves, les enfants tombèrent gravement malades, tout comme Mme Livingstone ; ils furent donc contraints de retourner à Kolobeng, où l'un des enfants mourut.

Livingstone devait désormais prendre une décision importante et difficile. Il aimait tendrement sa famille, mais il estimait qu'il serait cruellement injuste de risquer davantage la vie de ses enfants dans les régions désertiques ; de plus, il croyait que Dieu l'appelait à explorer les grands recoins inconnus de l'Afrique centrale. C'est donc le cœur lourd qu'il emmena sa famille dans le long voyage vers Le Cap, puis les fit partir pour l'Angleterre. Alors qu'il reprenait la route, sur ce long chemin solitaire menant loin vers le nord, sa peine fut apaisée par l'espoir d'achever ses explorations d'ici deux ou trois ans et de trouver un site propice à l'implantation d'une mission où il pourrait s'installer avec sa famille. Il ignorait alors les nombreuses et longues années de séparation qui l'attendaient.

III. La piste aux multiples cours d'eau de l'explorateur

En se consacrant définitivement à l'œuvre d'exploration, Livingstone n'était motivé ni par un simple goût de l'aventure, ni par la cupidité d'un commerçant en quête de profit. Il poursuivait un quadruple objectif:

(1) Son but était de trouver de l'eau et des emplacements propices au travail missionnaire. La vaste région dans laquelle il avait auparavant œuvré était presque dépourvue d'eau et peu prometteuse d'un point de vue missionnaire. Un jour, un indigène qui avait beaucoup voyagé déclara : « Loin au nord, il y a un pays plein de rivières et de grands arbres. » Si cela était vrai, cela signifiait que les régions inconnues d'Afrique centrale étaient habitées par des millions de personnes pour lesquelles le Christ était mort. Quel formidable défi missionnaire cela mettrait ainsi en lumière !

(2) Son objectif était de découvrir la véritable nature de l'Afrique centrale. À cette époque, les Anglais et les Américains croyaient que l'Afrique était principalement constituée d'un immense désert, s'étendant du désert du Kalahari au sud jusqu'au désert du Sahara au

bord de la Méditerranée. Livingstone espérait démontrer — ce qu'il fit — que cette vision était tout à fait erronée et que l'Afrique centrale était un vaste pays riche en cours d'eau, en végétation et grouillant de population. De plus, il savait que trois grands fleuves — le Nil, le Congo et le Zambèze — se jetaient dans trois océans distincts, et il était animé par l'espoir de découvrir leurs sources et, ce faisant, d'ouvrir un continent à la civilisation, au commerce et au christianisme.

(3) Il souhaitait trouver une voie, de préférence fluviale, permettant la communication et le commerce depuis le cœur du continent vers les côtes est et ouest.

(4) Il était impatient de dénoncer les horreurs de la traite négrière et de promouvoir des moyens permettant de panser ce qu'il qualifiait de « cette plaie ouverte du monde ».

Avec ces nobles objectifs en tête, il se mit en route sur la piste des nombreuses eaux, déclarant : « J'ouvrirai une voie vers l'intérieur des terres ou je périrai. » Bien que Sekeletu, le chef des Makololos, sût que le voyage jusqu'à la côte serait long, difficile et semé d'embûches, il envoya vingt-sept de ses hommes les plus courageux pour porter les bagages et aider « Nyaka », le médecin. Ces hommes se lancèrent dans cette périlleuse et formidable expédition de reconnaissance simplement par amour pour le missionnaire pionnier, car celui-ci n'avait pas d'argent pour financer une telle expédition. Ses bagages comprenaient quelques vêtements de rechange, une mallette de médicaments, sa Bible, une lanterne, une petite tente et quelques instruments permettant de déterminer la latitude et la longitude.

Ils vécurent de nombreuses aventures éprouvantes, mais finalement, après avoir voyagé pendant plus de six mois en pirogue, à dos de bœuf et à pied, à travers forêts et rivières en crue, menacés par les



bêtes sauvages et les hommes barbares, sur 2000 km de jungle qu'aucun européen n'avait jamais traversées auparavant, Livingstone et ses hommes arrivèrent à **Luanda**, sur la côte ouest. Il avait souffert de trente et une crises de fièvre intermittente, avait été assailli par d'énormes nuées de moustiques féroces et n'était plus qu'« un sac d'os ». Pourtant, il continuait à avancer tant bien que mal. « L'amour du Christ », demandait-il, « ne peut-il pas mener le missionnaire là où la traite des esclaves mène le marchand ? » Il n'était pas missionnaire une partie du temps et autre chose le reste du temps. Il était missionnaire en permanence, quels que soient les moyens qu'il utilisait, qu'il s'agisse de guérir, d'enseigner ou d'explorer. « La fin de l'exploit géographique n'est que le début de l'entreprise missionnaire », est l'une de ses citations les plus souvent reprises. Son objectif ultime était toujours d'honorer son Seigneur. « Je suis missionnaire, de tout mon cœur et de toute mon âme », insistait-il. **« Dieu avait un Fils unique et Il était missionnaire. Je n'en suis qu'une piètre imitation, mais c'est dans ce service que j'espère vivre et c'est en accomplissant ce service que je souhaite mourir. »** Son âme était dominée par la logique de l'amour ! « Dieu a aimé un monde perdu et a donné son Fils unique pour qu'il soit missionnaire. J'aime un monde perdu et je suis missionnaire, de tout mon cœur et de toute mon âme. C'est dans ce service que j'espère vivre et c'est en accomplissant ce service que je souhaite mourir. »

À Luanda, Livingstone tomba sur un navire britannique. Le capitaine lui dit : « Vous êtes malade et épuisé après ces quatorze années de voyage pénible. Venez avec nous en Angleterre pour vous reposer... et revoir votre famille. » C'était une perspective des plus alléchantes, mais il ne pouvait pas abandonner ses compagnons makololos qui avaient risqué leur vie à maintes reprises pour lui et qui, sans lui, seraient sûrement capturés et vendus comme esclaves. Et n'est-il pas significatif que l'on n'ait plus jamais entendu parler de ce navire, qu'il ne soit jamais arrivé en Angleterre ?

Ainsi, après s'être reposé et avoir fait l'acquisition de magnifiques costumes et d'autres cadeaux pour ses compagnons de voyage, il reprit avec eux la route vers l'intérieur des terres. Après avoir échappé de justesse aux crocodiles, aux hippopotames et aux javelots de sauvages hostiles, Livingstone et ses hommes atteignirent **Linyanti**, le fief des Makololos, bien que le Pionnier lui-même fût presque sourd à cause d'une fièvre rhumatismale et presque aveugle après avoir reçu un coup à l'œil par une branche dans la forêt dense. Il fut amusé d'entendre l'un de ses hommes se vanter : « Nous avons marché sans cesse jusqu'à ce que nous ayons parcouru le monde entier. » Un autre, se souvenant de l'impression que lui avait laissée la vue de l'océan bleu à perte de vue, déclara : « Nous avons continué à marcher, convaincus que ce que les anciens nous avaient dit était vrai, à savoir que la terre n'avait pas de fin ; mais tout à coup, la terre, elle-même, nous a dit : “Fini ! Il n'y a plus de moi !” »



Le chef Sekeletu était fier d'avoir aidé Livingstone. Il envoya alors 120 de ses hommes l'accompagner alors qu'il s'engageait sur le Zambèze en direction de la côte est. Ils arrivèrent dans une forêt où vivait la mouche tsé-tsé, si mortelle pour les chevaux et les bœufs, et, malgré une pluie torrentielle, ils y firent passer les animaux de nuit, lorsque la mouche tsé-tsé dort. Un jour, Livingstone aperçut cinq colonnes de vapeur s'élevant au loin et entendit un grondement lointain. « C'est la Fumée qui gronde », dirent les Makololo. Livingstone fut le premier européen à voir la « Fumée qui gronde », un spectacle grandiose deux fois plus grand que les chutes du Niagara. Il la baptisa **les chutes Victoria**. Un autre jour, un troupeau de buffles chargea dans



sa direction et il s'en sortit en grimpant sur une fourmilière de vingt pieds de haut. Plusieurs fois par jour, il était trempé jusqu'aux os en traversant des cours d'eau et des marécages. Son lit était un tas d'herbe. Sa nourriture se composait souvent de graines pour oiseaux, de racines de manioc et de farine. Même ces provisions étaient souvent introuvables et, pendant des jours entiers, il connaissait les affres de la faim.

En atteignant la côte [Kelimane], il trouva un travail satisfaisant pour ses hommes et s'embarqua pour l'Angleterre afin de revoir sa femme et ses enfants, après cinq ans de séparation. La solitude de ces années et la joie des retrouvailles sont exprimées dans les vers suivants, écrits par Mme Livingstone :

Cent mille fois bienvenue !
Comme mon cœur déborde
D'amour, de joie et d'émerveillement
De revoir ainsi ton visage.
Et il n'y a rien d'autre que la joie
Et l'amour au fond de mon cœur,
Et l'espoir si doux et si certain
Que nous ne nous séparerons plus jamais.

Tu ne me quitteras jamais, mon chéri,
Il y a une promesse dans ton regard ;
Je pourrai prendre soin de toi tant que je vivrai,
Tu pourras veiller sur moi quand je mourrai ;
Et si la mort a la bonté de me conduire
Vers la demeure bénie là-haut,
Que de cent mille « bienvenue »
T'attendront dans le ciel !

De retour chez lui, il écrivit son premier ouvrage, *Voyages missionnaires* [Missionary Travels], prononça de nombreux discours et reçut de nombreuses distinctions. Son père était décédé, mais c'était une

joie sans mélange de retrouver sa mère et sa famille. Les quelques mois de séjour heureux passèrent à toute vitesse, et il reprit la route vers des contrées lointaines, accompagné de Mme Livingstone et de leur plus jeune fils. Lorsqu'ils arrivèrent au Cap, la santé de Mme Livingstone était si précaire qu'elle se rendit d'abord à Kuruman pour voir ses parents, puis retourna en Écosse, tandis qu'il poursuivait ses explorations. Il fut récompensé par la découverte du magnifique lac Nyassa, le 18 septembre 1859. Un jour, il abattit deux énormes pythons et aperçut un troupeau d'éléphants qui, d'après un décompte précis, comptait huit cents têtes. Souvent, alors qu'ils fendaient les eaux d'un cours d'eau à bord de la vedette que Livingstone avait amenée d'Angleterre, des sauvages, tapis dans la brousse et le prenant pour l'un de ces marchands d'esclaves tant détestés, tiraient des flèches empoisonnées qui passaient dangereusement près d'eux.

IV. Le parcours de souffrance de l'explorateur

Livingstone se rendit au Zambèze le cœur léger, sachant que Mme Livingstone allait enfin le rejoindre pour fonder un foyer à ses côtés. Mais à peine quelques semaines plus tard, à Shupanga, elle fut terrassée par la fièvre et, malgré tous ses soins, elle rendit l'âme. Il y a de longues années, le Maître avait promis : « Tu ne seras jamais seul ni abandonné, car je suis avec toi ! » « C'est la promesse d'un Homme d'honneur sacré », se dit Livingstone ; « Il tiendra parole. » La promesse avait-elle été rompue ? Était-il désormais abandonné ?

Il était tenté de le croire alors qu'il s'agenouillait près de cette tombe triste et solitaire, sous le baobab, au cœur de la savane africaine. Cet homme courageux, qui avait enduré tant d'épreuves et affronté la mort tant de fois, pleurait désormais comme un enfant. « Oh, Mary, ma Mary, je t'aimais quand je t'ai épousée, et plus je vivais avec toi, plus je t'aimais ! Maintenant, je me retrouve seul et abandonné dans ce monde. » Seul ? Abandonné ? Ah, non ! Alors qu'il s'agenouillait pour prier, il se souvint de la parole de Celui qui avait promis d'être avec lui

sur chaque rivage et dans chaque épreuve. « Ne m'abandonne pas ! Ne me délaisse pas ! » s'écria l'homme au cœur brisé. Et, en réponse, il entendit le murmure de son Compagnon infailible : « Voici, je suis avec toi », et sentit autour de lui la tendre étreinte des Bras éternels.

V. L'explorateur sur les traces de coutumes sauvages

Au cours de ses nombreux voyages, Livingstone fut confronté à de nombreuses coutumes étranges, et souvent hideuses. En traversant le pays des Baenda-Pezi, ou « Tout Nus », il constata que ces gens ne semblaient pas du tout gênés de se montrer « tout nus » ; leur « tenue » se résumait généralement à un peu de jus rouge étalé sur le corps et à une longue pipe de tabac suspendue à la bouche. Chez les Bakaa, un enfant qui se coupait les dents de devant supérieures avant les inférieures était toujours mis à mort. Chez les Maravi, les femmes avaient pour habitude de se percer la lèvre supérieure et d'élargir progressivement l'orifice jusqu'à pouvoir y insérer un coquillage. La lèvre supérieure distendue leur donnait un aspect très repoussant et leur valait d'être surnommées « les femmes au bec de canard » par les autres, bien qu'au sein de leur propre peuple, elles fussent considérées comme particulièrement belles. Dans une tribu, on rehaussait la beauté en limant les dents, tandis que les tribus Batoka obtenaient le même résultat en arrachant leurs dents de devant supérieures à l'âge de douze ans, ce qui avait pour conséquence que les dents inférieures poussaient très longues et se courbaient vers l'extérieur à leurs extrémités, faisant ainsi saillir la lèvre inférieure d'une manière très grossière.

Diverses méthodes de salutation étaient en vogue parmi les différentes tribus. Certaines prenaient une poignée de sable ou de cendres et se la frottaient sur les bras et la poitrine. D'autres se frappaient les côtes avec les coudes. Les membres de la tribu des Batonga saluaient Livingstone en s'allongeant sur le dos à même le sol, en se roulant d'un côté à l'autre et en se frappant les flancs avec les mains.

Livingstone entendait souvent les gémissements déchirants accompagnant les funérailles. Lorsque les indigènes d'Angola et de certaines autres régions tournaient leur regard vers l'au-delà, leurs croyances superstitieuses les rendaient presque fous. Ils s'imaginaient être les victimes impuissantes des caprices et de la malveillance d'esprits désincarnés. C'est pourquoi ils cherchaient constamment à apaiser les esprits des défunts. De plus, ils croyaient que la mort n'était causée que par la sorcellerie et qu'elle pouvait être évitée grâce à l'utilisation d'amulettes. Chez les Barotse et d'autres peuples, chaque fois qu'un chef mourait, un certain nombre de ses serviteurs étaient massacrés afin de lui fournir des serviteurs dans l'au-delà. En Angola, des funérailles étaient l'occasion de danses, de festins et de débauche. La grande ambition des indigènes était d'offrir à leurs amis des funérailles somptueuses, mettant l'accent sur la nourriture et les boissons. Lorsqu'à une telle occasion, le docteur Livingstone demanda à un homme noir : « Pourquoi es-tu ivre ? », celui-ci répondit : « Ma mère est morte et je fais la fête. »

Chez les Batokas, les chefs rivalisaient entre eux pour exposer des crânes humains comme trophées de bravoure, à l'instar des Indiens d'Amérique qui exposaient les scalps de leurs ennemis. Un jour, Livingstone vit cinquante-quatre crânes suspendus à des poteaux tout autour de la maison d'un chef.

Dans une région, les lions étaient extrêmement nombreux car les habitants ne faisaient aucun effort pour les tuer. Cela s'expliquait par la croyance répandue selon laquelle les âmes de leurs chefs entraient dans le corps de ces grandes bêtes. Ils croyaient même qu'un chef avait le pouvoir de se métamorphoser en lion, de tuer quiconque il considérait comme son ennemi, puis de reprendre sa forme humaine. Par conséquent, chaque fois que ces gens voyaient un lion, ils se mettaient à applaudir en signe de salutation et pour exprimer leur bonne volonté.

À Cassenge et dans certains autres districts, des milliers de personnes périssaient chaque année à cause de l'épreuve du poison. Si un malheur

s'abattait sur certains habitants d'un village, peut-être à cause d'une maladie ou d'un échec lors d'une expédition de chasse, on croyait que quelqu'un pratiquait la sorcellerie à leur encontre, et on faisait appel au sorcier pour « démasquer » le coupable. Après avoir accompli cette tâche à l'aide de ses incantations, il faisait boire un verre de poison à la personne accusée. Si celle-ci mourait, ce qui arrivait presque invariablement, elle était clairement coupable ! Souvent, une personne accusait directement une autre d'utiliser la sorcellerie pour lui nuire. Qu'elle soit directement accusée ou « démasquée » par le sorcier, la personne accusée était prête, voire impatiente, de boire le poison, croyant que cette épreuve prouverait son innocence.

Livingstone ne chercha nullement à minimiser les horreurs du paganisme. Pourtant, il reconnaissait que ces personnes, aussi dégradées fussent-elles, faisaient partie de celles pour lesquelles le Christ était mort, et il leur montrait inlassablement l'Agneau de Dieu. Il dit :

Plus je fais la connaissance des barbares, plus le paganisme me répugne. Il est lamentable de voir ceux qui pourraient être des enfants de Dieu, vivant dans la paix et l'amour, devenir à ce point les enfants du diable. Ô Dieu Tout-Puissant, aide-nous ! Aide-nous ! Et ne laisse pas ce peuple misérable aux mains des marchands d'esclaves et de Satan. Aide-les à se tourner vers Christ et à vivre.

VI. Le Pionnier sur les traces de la traite négrière

Après la mort de Mme Livingstone à Shupanga, le Pionnier prit conscience qu'il approchait à grands pas de la fin de son propre parcours, et consacra le temps et l'énergie qui lui restaient à la noble tâche de lutter contre la traite des êtres humains, convaincu qu'il rendrait ainsi le plus grand service possible à l'Afrique et à la cause du Christ. Il écrit dans son journal : « Je n'accorderai aucune valeur à ce que je possède ou à ce que je peux accomplir, si ce n'est en relation avec le Royaume du Christ. »

En 1864, il se rendit en Angleterre pour son deuxième et dernier séjour, afin de trouver du réconfort auprès de ses enfants et d'inciter le peuple britannique à prendre conscience de son devoir chrétien envers le Continent noir. Il resta un an dans son pays natal. Il aurait dû se reposer et reprendre des forces, mais il passa au contraire la majeure partie de son temps à s'entretenir avec Gladstone et d'autres personnalités, à prononcer des discours dénonçant l'iniquité de la traite négrière et à écrire un ouvrage, « Le Zambèze et ses affluents », rempli d'histoires poignantes d'Africains capturés par des marchands d'esclaves arabes et portugais et conduits enchaînés pour être vendus au marché aux esclaves, alors que cinq d'entre eux sur six périssaient probablement en chemin, victimes des coups de fouet, de la famine et du désespoir.

De retour en Afrique, il se rendit à pied au marché aux esclaves de Zanzibar où il vit trois cents Africains mis en vente et trois cents autres amenés en ville.

Il ne pouvait guère prévoir que, quelques années seulement après sa mort et en grande partie grâce à son influence, non seulement la traite des esclaves serait abolie, mais qu'une magnifique église serait érigée sur le site même du marché aux esclaves de Zanzibar.

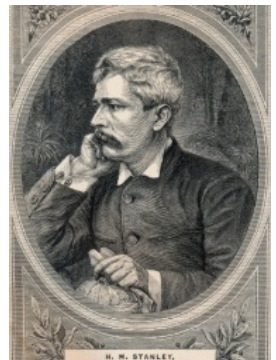
Il entama alors son dernier périple. Chaque jour, lorsqu'il voyageait à bord de sa vedette, il voyait des cadavres flotter sur l'eau. Chaque matin, il fallait dégager les rames des cadavres pris dans les flotteurs pendant la nuit. La majeure partie du voyage s'effectuait à pied et, selon Livingstone : « Partout où nous marchons, on aperçoit des squelettes humains dans toutes les directions. Cette région, qui, il y a seulement dix-huit mois, était une vallée bien peuplée de villages et de jardins, est désormais un désert littéralement jonché d'ossements humains. »

Un jour, il tomba soudain sur une longue file d'hommes, de femmes et d'enfants, enchaînés les uns aux autres, avec de cruels bâtons d'esclaves fixés autour du cou des hommes. Des conducteurs d'esclaves, armés de mousquets, avançaient d'un pas fanfaron en frappant les captifs avec

des fouets pour les faire marcher plus vite. À ce moment-là, les marchands d'esclaves aperçurent Livingstone et s'enfuirent en désordre dans la forêt. Avec une grande joie, il coupa les liens des femmes et des enfants, puis scia les chaînes et les colliers d'esclaves des hommes. Ces personnes, au nombre de quatre-vingt-quatre, d'abord libérées de l'esclavage physique puis de l'esclavage du péché par la foi en Christ, devinrent les prémices d'une grande moisson dans cette région d'Afrique.

À mesure qu'il s'enfonçait dans l'intérieur des terres, de nombreuses épreuves s'abattirent sur lui. Les marchands d'esclaves avaient incendié des centaines de villages et il était presque impossible de se procurer de la nourriture. « J'ai resserré ma ceinture de trois trous pour soulager ma faim », écrivit-il dans son journal. Pire encore, l'un de ses hommes s'était enfui avec sa précieuse trousse de médicaments. Il n'avait désormais plus de quinine pour lutter contre la fièvre qui revenait sans cesse. « Cette perte, dit-il, équivaut à une condamnation à mort. » Malade de fièvre et à moitié affamé, il avança en titubant le long du sentier jusqu'à ce qu'il aperçoive les eaux bleues du lac Tanganyika, puis continua jusqu'à découvrir le lac Moero et, plusieurs mois plus tard, le lac Bangweola. D'horribles plaies apparurent à ses pieds. Il souffrait terriblement de dysenterie et d'autres maux qui lui causaient d'importantes pertes de sang. Tous ses compagnons l'abandonnèrent, à l'exception de trois d'entre eux. Il parvint enfin à Ujiji, réduit à « un squelette », pour découvrir que toutes ses provisions et ses biens avaient été volés. Il se sentait comme cet homme qui avait été dépouillé et laissé sans défense sur la route de Jéricho, mais il ignorait que le bon Samaritain était tout près.

L'un de ses hommes accourut en criant : « Un Blanc arrive ! Regardez ! » Sur le chemin du village marchait un homme blanc à la tête d'une caravane de suiveurs africains, sous le drapeau des États-Unis déployé au-dessus de leurs têtes. C'était **Henry M. Stanley**, heureux d'avoir enfin retrouvé Livingstone.



Livingstone était lui aussi très heureux. C'était le premier Blanc qu'il voyait depuis cinq ans. De plus, Stanley lui avait apporté une quantité de nourriture saine ainsi que des lettres de ses enfants restés en Angleterre.

« Comment vous retrouvez-vous dans cet endroit reculé ? » demanda Livingstone. Stanley lui raconta alors comment, exactement deux ans auparavant, il avait été convoqué par James Gordon Bennett, du New York Herald, qui lui avait dit : « Stanley, selon certaines informations, David Livingstone serait mort. Je n'y crois pas. Il se trouve loin, en Afrique centrale, perdu, malade et isolé. Je veux que vous alliez retrouver Livingstone et que vous lui apportiez toute l'aide dont il a besoin. Peu importe le prix à payer. Va trouver Livingstone et ramène-le dans le monde civilisé. » Telle fut la mission confiée par un homme à un autre. Et quelle est notre mission, ô chrétiens ? D'une voix empreinte d'une tendresse impérieuse, notre Seigneur vivant nous dit, comme Il l'a dit à Carey, à Judson et à Livingstone : « Allez trouver les hommes perdus. Les villes et les plaines, les continents et les îles regorgent de personnes perdues pour lesquelles je suis mort. Peu importe le prix à payer. Peu importe les difficultés. Allez chercher les âmes perdues et ramenez-les-moi. » Au prix d'énormes sacrifices et après avoir surmonté des difficultés presque insurmontables, Stanley s'acquitta de sa mission. Et nous, que faisons-nous de la nôtre ?

Pendant quatre mois, les deux hommes vécurent ensemble, discutèrent et voyagèrent. « Tu m'as redonné la vie », répétait sans cesse Livingstone ; « tu es mon bon Samaritain. » Stanley tenta de persuader Livingstone de l'accompagner en Angleterre pour revoir ses enfants. « Je dois achever ma mission », répondit le Pionnier. Et, le cœur lourd et les yeux embués de larmes, les deux grands voyageurs se serrèrent la main et se dirent : « Adieu. » Livingstone ne fut plus jamais revu par un homme blanc.

Stanley fut profondément impressionné par la personnalité de Livingstone. Voici ce qu'il en dit :

Pendant quatre mois, j'ai vécu avec lui dans la même maison, sur le même bateau ou sous la même tente, et je n'ai jamais rien trouvé à lui reprocher. Sa douceur ne le quitte jamais. Ni les angoisses lancinantes, ni les distractions de l'esprit, ni les longues séparations d'avec son foyer et ses proches ne peuvent le faire se plaindre. Il pense que tout finira par s'arranger ; il a une telle foi en la bonté de la Providence.

Tout finira par s'arranger ! Il avait tout misé sur la promesse : « Voici, je suis avec vous », sachant que cela réglerait tout. « Tout finira-t-il par s'arranger ? » Nous verrons bien.

Tournant son regard vers l'arrière-pays, il reprit la route sur le triste sentier des esclaves. Le jour de son 59^e anniversaire, il écrivit cette note dans son journal :

19 mars, jour de mon anniversaire. Mon Jésus, mon Roi, ma Vie, mon Tout ; je m'offre à nouveau tout entier à Toi. Accepte-moi et accorde-moi, ô Père miséricordieux, qu'avant la fin de cette année, je puisse achever ma tâche. Je te le demande au nom de Jésus. Amen, qu'il en soit ainsi. David Livingstone.

Peu de temps après, il envoya une lettre au New York Herald, cherchant à obtenir l'aide des États-Unis pour éradiquer la traite des esclaves. Il concluait sa lettre par ces mots, que l'on peut aujourd'hui lire sur sa plaque commémorative à l'abbaye de Westminster : « Tout ce que je peux ajouter dans ma solitude, c'est que les plus riches bénédictions du Ciel descendent sur tous ceux, qu'ils soient Américains, Anglais ou Turcs, qui contribueront à panser cette plaie ouverte du monde. »

Bien que Livingstone n'ait pas réussi à réaliser son rêve de localiser la source du Nil, il mérite de figurer parmi les plus grands explorateurs du monde. Il parcourut 29 000 miles en Afrique, découvrit les chutes Victoria et quatre lacs importants (Ngami, Nyassa, Moero et Bangweola), ainsi que plusieurs fleuves, et ajouta à la partie connue du

monde environ un million de miles carrés de territoire. Pourtant, ces exploits n'étaient en soi que secondaires à ses yeux. Son objectif primordial était d'ouvrir la voie aux hérauts de la rédemption et de mettre l'Évangile au service de l'abolition de la traite des esclaves au nom de Celui qui a dit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, car il m'a oint pour annoncer l'Évangile [...] pour proclamer la délivrance aux captifs [...] et pour remettre en liberté ceux qui sont opprimés. »

Le « Pionnier » devint si faible et souffrit de telles agonies qu'il dut être transporté sur une civière par les derniers de ses hommes noirs. Ils arrivèrent enfin au village de Chitambo ; une petite hutte fut rapidement construite, un lit de fortune préparé, et tôt le lendemain matin, le 4 mai 1873, ils le trouvèrent mort. Deux de ses serviteurs, Susi et Chumah, prirent les choses en main et firent preuve d'un dévouement qui a rarement, voire jamais, été égalé. Son journal, ses papiers et ses instruments furent soigneusement rangés dans des caisses étanches. Le cœur du missionnaire fut enterré dans la terre à laquelle il avait consacré tout son cœur, tandis que le corps, après avoir été embaumé selon les méthodes indigènes, fut transporté au cours d'une longue marche jusqu'à la côte, puis expédié en Angleterre.

Le 18 avril 1874, en présence d'Henry M. Stanley, du père âgé de son épouse, Robert Moffat, et d'une foule immense, la dépouille fut conduite vers sa dernière demeure à l'abbaye de Westminster. C'est ainsi que fut rendu à David Livingstone le plus grand honneur que sa patrie pouvait lui accorder.

VII. Le compagnon de l'explorateur sur tous les sentiers

Dans sa jeunesse, Livingstone eut une vision de « la fumée de mille villages où aucun missionnaire n'était jamais allé » et entendit une Voix qui disait : « Va ! Prêche l'Évangile et explore le continent inconnu. Fais des disciples et ouvre la voie à l'Évangile. » Cela semblait une mission impossible, jusqu'à ce que la Voix ajoute : « Tu ne seras jamais

seul et tu n'as rien à craindre. Voici, je suis avec toi tout au long du chemin. » Cette promesse s'est-elle réalisée ? Cette Présence l'a-t-elle jamais abandonné ?

Il se trouvait sur les rives du Zambèze, encerclé par des sauvages féroces et furieux qui menaçaient de le tuer. À tout moment, des lances pouvaient surgir de l'obscurité, ou peut-être l'attaque aurait-elle lieu à l'aube. Ouvrant sa boîte en fer-blanc et en sortant sa Bible, il lut un passage précieux. Que l'histoire soit racontée dans ses propres mots, tels qu'ils figurent dans son journal :

14 janvier 1856. Vois, ô Seigneur, comment les païens se dressent contre moi, comme ils l'ont fait contre Ton Fils. Je remets mon sort entre Tes mains. « Ver coupable, faible et sans défense, je me jette dans Tes bras bienveillants. » Ô Jésus, ne m'abandonne pas, ne me délaisse pas !

Le journal contient une autre note écrite cette nuit-là :

Soir. J'ai ressenti un grand trouble dans mon âme à l'idée que tous mes projets pour le bien-être de cette grande région soient réduits à néant demain par des sauvages. Mais j'ai lu que Jésus est venu et a dit : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez et faites des disciples de toutes les nations — et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » Ce sont les paroles d'un Homme d'un honneur des plus sacrés et des plus rigoureux, donc l'affaire est réglée. Je prendrai ce soir des relevés de latitude et de longitude, même si ce sont peut-être les derniers. Je me sens tout à fait serein à présent, grâce à Dieu.

Les mots « Voici, je suis avec vous » sont soulignés dans son journal, car ils avaient d'abord été gravés et soulignés dans son cœur. Plus tard, lors de sa première visite dans son pays natal, il reçut le titre de docteur en droit à l'université de Glasgow et prit la parole devant l'assemblée de la cérémonie. Son corps portait de manière trop évidente les traces de

l'exposition aux intempéries, des privations et de plus de trente crises de fièvre tropicale. Son bras gauche, broyé sous les dents du lion, pendait raide le long de son corps. La grande assemblée, saisie de respect, se tut et fondit en larmes tandis qu'il racontait ses expériences, puis annonçait son retour imminent en Afrique. « Mais j'y retourne, dit-il, sans crainte et le cœur joyeux. Car voudriez-vous que je vous dise ce qui m'a soutenu pendant toutes ces années d'exil parmi des peuples dont l'attitude à mon égard était toujours incertaine et souvent hostile ? C'était ceci : « Voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ! » J'ai tout misé sur ces paroles et elles ne m'ont jamais déçu ! Je n'ai jamais été laissé seul. »

Shadrach, Meshach et Abed-Nego n'étaient pas seuls dans la fournaise ardente ! Daniel n'était pas seul dans la fosse aux lions ! Livingstone n'était pas seul lorsqu'il était encerclé par des sauvages enragés ! David Livingstone a tout misé sur la promesse du Maître. A-t-elle jamais failli ?

L'explorateur est assis dans sa petite hutte au bord d'un ruisseau, loin à l'intérieur des terres. Son esprit est profondément abattu. Ses forces ont été sapées par de nombreuses crises de fièvre et il se demande s'il lui reste encore longtemps à vivre. Son cœur saigne lorsqu'il constate la dépravation des gens qui l'entourent — toujours en train de se battre, de piller et de tuer ; de se capturer et de se vendre mutuellement comme esclaves ; et de commettre de telles atrocités qu'il est tenté de se demander si la lumière de l'Évangile se lèvera un jour dans leurs âmes misérables. Il frissonne en se rappelant comment, quelques heures plus tôt à peine, les sauvages avaient capturé deux hommes et, sous ses yeux, les avaient taillés en pièces à coups de hache. Il semble plus que probable qu'il sera victime de la férocité des sauvages ou emporté par une maladie tropicale. Une sorte de gémissement s'échappe de ses lèvres tandis qu'il murmure : « Si seulement j'avais quelqu'un à qui parler ! Quelqu'un qui comprenne ! Quelqu'un qui se soucie de moi ! » Prenant sa Bible, il lit plusieurs de ses passages préférés, puis s'agenouille — posture qu'il adoptait toujours pour prier, que ce soit en

privé ou avec les indigènes. « Jésus bon et miséricordieux », prie-t-il, « Tu es toujours près de moi. Tu connais mon attachement pour ce peuple. Tu es mon réconfort et mon protecteur. Reste avec moi, Seigneur, jusqu'à ce que mon œuvre soit accomplie. »

« Tu es toujours près de moi. » Quelqu'un à qui parler !

« Tu sais. » Quelqu'un qui comprend !

« Mon réconfort et mon protecteur. » Quelqu'un qui se soucie de moi !

« Reste avec moi. » « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin ! »

Ainsi accompagné et ainsi rassuré, il poursuit son labeur. « Je suis immortel », déclare-t-il, « jusqu'à ce que mon œuvre soit accomplie. Et bien que je ne voie que peu de résultats, les futurs missionnaires verront des conversions suivre chaque sermon. Puissent-ils ne pas oublier les pionniers qui ont œuvré dans l'obscurité la plus dense, avec pour seuls rayons de réconfort ceux qui jaillissaient de la foi dans les précieuses promesses de la Parole de Dieu. »

La promesse et la Présence l'ont-elles jamais déçu ? Finalement, épuisé par de longs voyages, affaibli par de multiples privations, presque affamé faute de nourriture et brisé par la maladie, David Livingstone était allongé sur un lit de fortune dans le village de Chitambo. L'un des hommes noirs montait la garde. Entendant très tôt le matin le bruit de pas qui se rapprochaient, il demanda : « Qui cherchez-vous et que voulez-vous ? » Le porte-parole répondit : « Nous cherchons le grand docteur blanc. Nous sommes venus le prier de nous accompagner jusqu'à notre village pour soulager la douleur de nos malades. Pouvons-nous lui parler ? » Jetant un coup d'œil à l'intérieur de la hutte, le gardien aperçut l'homme blanc à genoux près du lit de camp. Se tournant vers la délégation, il dit : « Vous devrez attendre un moment. Le docteur blanc est malade. De plus, il prie son Dieu et ne doit pas être dérangé. »

Au bout d'un moment, plusieurs hommes épuisés surgirent de la jungle avec ce message : « Notre chef nous a envoyés de loin pour demander au missionnaire blanc de se rendre à nouveau dans notre tribu afin de nous en dire davantage sur Jésus, qui est mort pour nous, les Noirs. » Après avoir jeté un coup d'œil à l'intérieur de la hutte, le gardien dit : « Le missionnaire blanc est en train de prier près de son lit de camp. Ne le dérangeons pas pour l'instant. »

À l'aube, une autre délégation arriva pour annoncer : « Nous sommes des amis du missionnaire blanc. Ayant appris sa maladie, nous sommes venus le voir et offrir notre aide à celui qui nous a aidés de tant de façons. » Jetant à nouveau un coup d'œil dans la hutte et voyant son maître toujours à genoux, le gardien, alarmé, appela Susi et Chumah. En entrant, ils trouvèrent le Pionnier à genoux, mais son âme l'avait quitté.

Son Seigneur avait promis : « Voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin. » Cette promesse l'a-t-elle finalement déçu ? Rappelez-vous, il est mort à genoux ! La présence de son Seigneur était-elle avec lui jusqu'à la fin ? Il est mort en pleine prière ! Ses dernières paroles étaient des paroles de prière. Il n'était pas seul ! Il parlait à Quelqu'un ! Alors qu'il pénétrait dans la vallée de l'ombre et empruntait le chemin qui traversait le fleuve, David Livingstone entretenait une douce conversation avec Celui qui était son compagnon infailible sur chaque rivage, dans chaque solitude et sur chaque sentier !

Utilisé avec autorisation. Extrait de *Giants of the Missionary Trail : The Life Stories of Eight Men Who Defied Death and Demons* (Les géants de la piste missionnaire : les histoires de vie de huit hommes qui ont défié la mort et les démons) par Eugene Myers Harrison. Publié à l'origine par Scripture Press, Book Division, [1954].

– Traduit et tiré, avec permission, de :

<https://www.wholesomewords.org/missions/giants/biolivingstone.html>



Mary Livingstone

par John Telford

En décembre 1818, alors que **Mary Smith** avait enfin obtenu l'autorisation de ses parents de partir en Afrique du Sud pour rejoindre son futur mari, **Robert Moffat**, elle leur écrivit depuis Manchester, où elle séjournait,

afin de leur remonter le

moral en prévision de la séparation à venir.

« Oh, maman, cela ne réjouirait-il pas ton cœur si le Seigneur me permettait de prendre part à Son œuvre ? Je te le

demande : cela ne réjouirait-il pas ton cœur

que le Seigneur ait fait de toi la mère d'au

moins un enfant qui ait eu l'immense

honneur d'être, aussi humble soit-il, un

instrument entre Ses mains pour contribuer

à la conversion des païens ? Oh, maman, si

j'étais mère, je considérerais cela comme le plus grand honneur qui

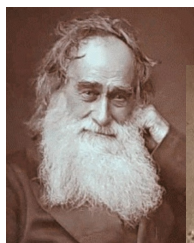
puisse m'être conféré, à moi ou à mon enfant. » Plus de deux ans plus

tard, le 12 avril 1821, sa première fille vit le jour. La mère était loin de

se douter que son enfant « adorable et en bonne santé » allait être

connue et honorée dans toute la chrétienté comme l'épouse héroïque du

grand missionnaire et explorateur David Livingstone.



Robert et Mary Moffat

Robert Moffat (1795-1883) et son épouse

Mary Smith Moffat (1795-1871)

La petite **Mary Moffat** fut consacrée à l'Afrique dès son berceau. Sa mère consacra tous ses enfants au Continent noir et était profondément affligée si l'un d'entre eux se détournait vers une autre vocation, aussi noble ou digne fût-elle. Lorsqu'elle accompagnait son mari Robert dans ses voyages, sa fille encore en bas âge l'accompagnait, confiée aux soins d'une nourrice indigène que Robert Moffat avait sauvée d'une mort cruelle...

En 1830, Mary Moffat et sa sœur cadette, Ann, furent emmenées par leur mère à l'école wesleyenne de Salem, près de Grahamstown. Mme Moffat dit les y avoir laissées « avec une grande satisfaction ; l'attention rigoureuse accordée à l'instruction religieuse des enfants compense le manque de certains avantages ; le faible coût de l'école et sa relative proximité avec notre région sont également des arguments en faveur de leur placement là-bas, car les garder à la maison est sans aucun doute tout à fait inapproprié. » M. Moffat se trouvait à cette époque au Cap pour superviser l'impression de son Nouveau Testament en bechwana ; ils avaient donc prévu de passer voir les filles sur le chemin du retour vers Kuruman. Après cela, il était probable que le père ne reverrait pas ses filles avant de nombreuses années. Mme Moffat ajoute : « Il est toutefois probable que je vienne d'ici deux ou trois ans, car nous n'avons pas d'amis capables de remplir auprès d'elles les devoirs d'une mère. » Les enfants restèrent à Salem jusqu'au début de [1836], date à laquelle Mme Moffat les emmena au Cap. Mary eut une grave maladie, mais se rétablit heureusement à temps pour embarquer sur le navire à destination de Grahamstown.

À la fin de l'année 1838, M. Moffat et sa famille rentrèrent en Angleterre. Au cours de ce séjour, Livingstone, qui aspirait depuis longtemps à entreprendre un travail de missionnaire médical en Chine, fut recruté pour servir sur le « continent noir ». La guerre de l'opium l'obligea à abandonner ses propres projets. Il demanda au vétéran missionnaire s'il pensait qu'il ferait l'affaire pour l'Afrique. Moffat raconte qu'il lui répondit : « Je pensais qu'il le serait, à condition qu'il ne se rende pas dans une ancienne mission, mais qu'il s'aventure en territoire inexploré, en précisant la vaste plaine au nord, où j'avais parfois vu, dans le soleil du matin, la fumée de mille villages, là où aucun missionnaire n'était jamais allé. » Finalement, Livingstone prit sa décision. « À quoi bon attendre la fin de cette abominable guerre de l'opium ? Je vais partir tout de suite pour l'Afrique. Mme Moffat, qui gardait un vif souvenir de tout ce que son propre mari avait enduré pendant ses années de célibat au Namaqualand, mit tout en œuvre pour inciter Livingstone à se marier. Elle partageait pleinement l'avis de son

mari : « Un missionnaire sans épouse en Afrique du Sud, c'est comme un bateau avec une seule rame. Une bonne épouse de missionnaire peut être aussi utile que son mari dans la vigne du Seigneur. » Mais Livingstone ne se laissa pas convaincre. Mme Moffat écrivit à leur ancien collègue, Robert Hamilton : « J'ai fait ce que j'ai pu pour persuader Livingstone de se marier, mais il semble refuser. » Elle était loin de se douter qu'il allait bientôt devenir son gendre.

Livingstone s'embarqua pour le Cap le 8 décembre 1840. Il resta trois mois à Kuruman pour étudier la langue, puis commença à visiter les missions voisines. En décembre 1843, lorsque les Moffat revinrent d'Angleterre, Livingstone parcourut à cheval cent cinquante miles depuis Kuruman pour les accueillir. Mary Moffat devint alors directrice de l'école maternelle. Livingstone avait écrit à un ami resté au pays : « Quand je commence à penser au mariage, je ne vois d'autre issue que d'envoyer une annonce à l'*Evangelical Magazine*, et si je deviens très vieux, ce ne sera que pour une veuve respectable. En attendant, je suis trop occupé pour penser à ce genre de choses. » Le retour de Mlle Moffat égaya bientôt ses perspectives. Il vint à Kuruman pour se reposer après sa terrible aventure avec le lion, et tomba amoureux d'elle. Peu de temps après, ils se fiancèrent dans la joie. Lorsqu'il partit pour son poste à Mabotsa, à deux cents miles au nord-est, il écrivit au sujet de leur futur foyer et de la licence de mariage qu'ils devaient se procurer à Colesberg. Si M. Moffat ne parvenait pas à l'obtenir, disait-il, ils se marieraient par eux-mêmes. Cette lettre sonne merveilleusement bien. « Et maintenant, ma très chère, adieu. Que Dieu te bénisse ! Que ton affection soit bien plus grande envers Lui qu'envers moi ; et, protégée par Sa puissance et Sa grâce, j'espère ne jamais te donner de raison de regretter de m'avoir accordé une place dans ton cœur. Quelle que soit l'amitié que nous éprouvons l'un pour l'autre, tournons toujours notre regard vers Jésus, notre Ami et Guide commun, et qu'Il te protège de tout mal par Ses bras éternels ! » Ils vécurent selon cette règle jusqu'à la fin de leurs jours.

Un mois plus tard, le 12 septembre 1844, Livingstone rapporte que les murs de leur nouvelle demeure à Mabotsa sont presque achevés. Elle mesurait cinquante-deux pieds sur vingt, et serait presque entièrement couverte avant que Mlle Moffat ne reçoive sa lettre. « C'est un travail assez pénible, dit-il, et presque de nature à chasser l'amour de ma tête ; mais il ne réside pas là ; il est dans mon cœur, et il n'en sortira pas à moins que tu ne te comportes de manière à l'éteindre ! » Il fait allusion avec humour à la remontrance qu'il s'attendait à recevoir de Mme Moffat au sujet de la taille de la maison. « S'il y a trop de fenêtres, elle n'a qu'à me le faire savoir. Je pourrais toutes les murer en deux jours et laisser la lumière entrer par la cheminée, si cela lui fait plaisir. Je ferai n'importe quoi pour la paix, sauf me battre pour l'obtenir. »

Ils se marièrent en 1845. « Aucune famille sur la surface du globe », comme le dit le docteur Blaikie, « n'aurait pu être d'un tel secours à Livingstone dans la grande œuvre à laquelle il s'était consacré. Si l'ancienne coutume romaine des noms de famille prévalait encore, il n'y aurait pas de famille dont tous les membres auraient été plus à même de faire suivre leur nom du suffixe « Africanus ». Les intérêts de ce grand continent leur tenaient tous à cœur. » À Mabotsa, Mme Livingstone trouva un travail qui lui convenait dans son école maternelle tandis que son mari s'occupait de toutes sortes d'initiatives — éducatives, pastorales et médicales — pour le bien des Bechuanas. La population était en proie à une superstition crasse ; il projeta donc de faire une série de conférences sur les aspects élémentaires de la science pour leur enseigner certaines notions sur la nature et à les libérer de l'emprise de ceux qui promulguaient toutes sortes de faussetés dans le domaine de la médecine. Une école de formation pour les enseignants indigènes occupait également une grande partie de ses pensées, mais ce projet fut abandonné pour le moment. Une lettre adressée à sa mère le 14 mai 1845 montre à quel point il appréciait le confort de son foyer : « Je pense souvent à toi, et peut-être plus souvent depuis que je me suis marié qu'auparavant. Hier encore, j'ai dit à ma femme, en pensant à la propreté du lit dont je profite désormais : “Tu me fais penser à ma mère;

elle était toujours très attentive à nos lits et à notre linge.” J’avais connu des moments difficiles auparavant. »

Le travail était décourageant. Les gens n’avaient pas le moindre attachement pour l’Évangile. « Il leur apparaît comme une menace qui, si l’on n’y prend pas garde, séduira et détruira leurs institutions si chères. » Mais les Livingstone savaient comment la mission de Kuruman, qui avait si durement mis à l’épreuve la foi de M. et Mme Moffat pendant des années, avait par la suite porté une moisson glorieuse. Ils continuèrent à œuvrer patiemment dans la foi. Des désagréments survinrent alors avec leur collègue, ce qui poussa Livingstone à décider de partir vers un nouveau poste. Son salaire n’était que de 100 livres sterling ; quitter Mabotsa et construire un nouveau foyer représentait donc une épreuve et une pression considérables pour ses maigres ressources.

Livingstone regrettait amèrement son jardin. « J’aime les jardins, mais le Paradis compensera toutes nos privations et nos chagrins ici. » Sa nouvelle station se trouvait à Chonuane, à 60 kilomètres de là, où les Bakwains s’étaient installés sous les ordres de leur chef Sechéle. [Mary] Moffat partit séjourner chez sa sœur à Mabotsa pendant que Livingstone préparait leur nouvelle demeure. Lorsque vint l’heure de se séparer, les habitants étaient très réticents à laisser partir les Livingstone. Ils leur proposèrent de leur construire une nouvelle maison ailleurs, pourvu qu’ils restent. Il leur fut en effet très difficile de s’en aller. S’ensuivit une période de privations considérables. Ils tinrent bon courageusement, se contentant d’une maigre infusion de maïs local en guise de substitut au café, mais lorsque celle-ci vint à manquer, ils furent contraints de se rendre à Kuruman. Livingstone écrivit : « Je peux supporter sans difficulté ce que d’autres Européens considéreraient comme la faim et la soif, mais lorsque nous sommes arrivés, entendre les vieilles femmes qui avaient vu ma femme partir environ deux ans auparavant s’exclamer devant la porte : “Ma foi ! Comme elle est maigre ! L’a-t-il affamée ? N’y a-t-il donc pas de nourriture dans le pays où elle est allée ?” – c’était plus que je ne pouvais supporter. »

Le manque d'eau fut fatal à la station missionnaire, et en 1847, Livingstone dut se déplacer de quarante miles plus loin, à Kolobeng. Sechéle et sa tribu l'accompagnèrent. Le missionnaire dut alors se contenter d'une hutte située sur une petite éminence rocheuse surplombant le fleuve. Il lui fallut douze mois avant de pouvoir se constituer un logement permanent. Les indigènes s'affairaient à construire des huttes, à aménager des potagers et à réaliser un barrage ainsi qu'un canal d'irrigation pour les alimenter. Sechéle lui-même se chargea de bâtir l'école. « Je souhaite construire une maison pour Dieu, le défenseur de ma ville, et que cela ne vous coûte absolument rien. » Les réunions étaient bien plus encourageantes qu'à Mabotsa, mais il était très éprouvant de les mener de front avec tout le travail manuel requis à la nouvelle station. Les Livingstone se levaient avec le soleil en été, faisaient leur prière en famille, prenaient leur petit-déjeuner, puis allaient à l'école. Ensuite, il se mettait au semis, au labour ou à son travail de forgeron. « Ma chère épouse est occupée toute la matinée à la cuisine ou à d'autres tâches, et comme nous sommes assez fatigués à l'heure du dîner, nous prenons alors environ deux heures de repos ; mais le plus souvent, sans que je parvienne à m'accorder ce répit, elle part animer l'école maternelle, qui, je suis heureux de le dire, est très appréciée des petits. » Elle comptait parfois entre quatre-vingts et cent enfants présents. Son mari raconte : « C'était un beau spectacle de la voir, jour après jour, marcher un quart de mile jusqu'au village, quelle que soit la chaleur torride du soleil, pour dispenser un enseignement aux Bakwains païens. » Son nom était connu dans tout ce pays et jusqu'à 1 800 miles au-delà. Livingstone poursuivait ses travaux manuels jusqu'à cinq heures. Il se rendait ensuite au village pour donner des cours et s'entretenir avec quiconque souhaitait lui parler. Une fois les vaches traites, ils tenaient une réunion, suivie d'une réunion de prière chez Sechéle. Le missionnaire rentrait chez lui complètement épuisé vers vingt heures trente. À mesure que la situation se stabilisait, l'école prit une place plus importante. Les cours duraient jusqu'à onze heures du matin, et hommes, femmes et enfants y étaient invités. Un culte public avait lieu trois soirs par semaine ; une autre soirée était consacrée à l'enseignement laïque, à l'aide d'images et de spécimens.

Le 3 juillet 1848, les Livingstone emménagèrent dans leur nouvelle demeure. « Quelle bénédiction, écrit le missionnaire, d'être à nouveau dans une maison ! Une année passée dans une petite hutte, où le vent soufflait la nuit sur nos bougies pour les transformer en magnifiques glaçons (comme dirait le poète), et où, le jour, des nuées de mouches se posaient sans cesse sur les yeux de nos pauvres petits morveux, nous fait apprécier à sa juste valeur notre château actuel. » Le petit garçon et la petite fille grandissaient vite, si bien qu'il s'attendait bientôt à devoir leur donner «un petit coup de pouce sur le chemin de l'apprentissage». Mme Livingstone avait fort à faire. Il n'y avait pas de magasins, de sorte que tout devait être préparé à partir de matières premières. Le pain était cuit dans un four aménagé en creusant un grand trou dans une fourmilière, avec une dalle de pierre en guise de porte. Ils fabriquaient eux-mêmes leur beurre, leurs bougies et leur savon. « Nous n'avons pas connu beaucoup de privations », commente Livingstone avec son humour caractéristique, « puisque nous comptons sur notre propre ingéniosité, et la vie conjugale n'en est que plus douce lorsque tant de petits comforts proviennent directement des mains d'une ménagère économe. » En repensant à cette époque en 1870, il déclara ne ressentir aucun regret, si ce n'est d'avoir consacré toute son énergie à l'enseignement des païens et de ne pas avoir considéré comme son devoir de consacrer une partie de son temps à jouer avec ses enfants. « Mais en général, j'étais tellement épuisé par le travail intellectuel et manuel de la journée qu'au soir, il ne me restait plus aucune envie de m'amuser. Je ne jouais pas avec mes petits tant qu'ils étaient là, et ils ont vite grandi pendant mes absences, me laissant avec le sentiment de n'avoir plus personne avec qui jouer. »

Le 1er juin 1849, Livingstone entreprit son premier voyage dans l'intérieur des terres en compagnie de deux voyageurs anglais, MM. Murray et Oswell. Deux mois plus tard, ils découvrirent le lac Ngami. La *Royal Geographical Society* lui accorda vingt-cinq guinées pour cette découverte. En avril de l'année suivante, il repartit vers le nord avec Mme Livingstone et leurs trois enfants. Des années plus tard, il raconta à sa fille que sa mère « était réputée pour sa capacité à vivre à la

de la brousse, et qu'elle ne causait jamais de problèmes ». Un bel hommage, en effet, de la part d'un tel explorateur ! Lorsqu'ils atteignirent le lac, les petits, qui venaient d'une région aride, « se mirent à y jouer comme des canetons. Pagayer dans l'eau était un vrai plaisir ». Les indigènes apprirent rapidement à faire confiance à cet homme qui n'avait pas peur de s'aventurer parmi eux avec sa femme et ses enfants.

À leur retour à Kolobeng, un quatrième enfant vit le jour, mais il ne vécut que quelques semaines. Mme Livingstone contracta une grave maladie, accompagnée d'une paralysie du côté droit du visage, si bien qu'il fallut l'envoyer à Kuruman pour qu'elle se repose ; son mari resta quelque temps à ses côtés pour prendre soin d'elle. En avril 1851, la famille repartit une nouvelle fois vers l'intérieur du continent. L'eau se faisait cruellement rare. Après une nuit d'angoisse intense, le matin arriva. « Moins il y avait d'eau, plus ces petits coquins avaient soif. L'idée qu'ils puissent périr sous nos yeux était terrible ; cela aurait presque été un soulagement pour moi d'être accusé d'être l'unique responsable de la catastrophe, mais leur mère ne prononça pas un seul mot de reproche, bien que ses yeux remplis de larmes trahissaient l'agonie qu'elle ressentait au fond d'elle-même. » À leur soulagement indicible, les hommes revinrent avec des provisions l'après-midi du cinquième jour. De telles épreuves, ainsi que le supplice infligé par les moustiques — qui n'avaient pas laissé un pouce de peau intacte sur le corps de ses enfants —, poussèrent Livingstone à prendre la décision de renvoyer sa famille en Angleterre. Les rendre ainsi orphelins lui semblait équivaloir à s'arracher les entrailles. Mme Moffat s'était opposée à ce que sa fille parte vers le nord, mais il estimait qu'il devait chercher un nouveau poste dans le pays de Sebituane, et il poursuivit son chemin. Il comprit cependant qu'il ferait mieux de partir seul. Sa femme et ses enfants quittèrent Le Cap par bateau le 23 avril 1852. Peu après, la maison de Livingstone à Kolobeng fut saccagée par les Boers. S'il avait été présent, ils l'auraient assassiné sans scrupule, en raison de son amitié pour les indigènes. Ils saccagèrent la maison, firent venir quatre chariots et emportèrent le canapé, le lit et la vaisselle, brisèrent les chaises en bois, arrachèrent les pages de tous les livres et les

éparpillèrent devant la maison, brisèrent les bouteilles et les fenêtres, emportant tout ce qui valait la peine d'être pris. Ils brûlèrent le maïs des tribus et tuèrent de nombreux indigènes.

Mme Livingstone avait apporté dans ce foyer, lors de son mariage, de nombreux objets d'une valeur considérable, mais tous ont été emportés. Elle se réjouissait qu'un chagrin plus grand ne se soit pas abattu sur elle. Seule une Providence bienveillante a sauvé son mari de tomber entre les mains mêmes de ses ennemis impitoyables. La lettre qu'il a écrite deux semaines après son départ pour l'Angleterre dit : « Mon cœur se languit sans cesse de toi. Combien de souvenirs du passé se bousculent dans mon esprit ! J'ai l'impression que je vous traiterais tous avec bien plus de tendresse et d'amour que jamais. Tu as été une grande bénédiction pour moi. Tu as veillé à mon bien-être de bien des façons. Que Dieu te bénisse pour toutes tes gentilleses ! Je ne vois plus aucun visage comparable à celui, brûlé par le soleil, qui m'a si souvent accueilli avec ses regards bienveillants. »

Livingstone n'arriva en Angleterre qu'en décembre 1856, après un merveilleux voyage à travers l'Afrique, d'une mer à l'autre, qui établit sa renommée comme le premier des explorateurs vivants. Ces années avaient été pleines d'une terrible angoisse pour son épouse, mais elle fut largement récompensée lorsqu'il fut enfin de retour chez lui, sain et sauf, couronné d'honneurs. Dans l'émouvant poème de bienvenue qu'elle écrivit pour lui, on croit voir à quel point l'épée avait transpercé son cœur :

« Ô, tant que nous étions séparés, depuis que tu es parti,
Je n'ai jamais passé une nuit sans rêves, ni connu un jour de
tranquillité. »

Elle savait que son mari songeait à une mission dans la région qu'il venait de traverser, et qu'il était tout à fait déterminé lorsqu'il écrivit aux dirigeants de la London Missionary Society : « Je ne peux parler qu'en mon nom et au nom de ma femme. Nous y irons, peu importe qui

restera derrière. » Lord Shaftesbury rendit un hommage mérité à cette noble épouse. « Cette dame était née sous un nom illustre, qu'elle avait troqué contre un autre. Née Moffat, elle devint Livingstone. Elle encouragea les débuts de la carrière de notre ami par son esprit, ses conseils et sa présence. Par la suite, lorsqu'elle arriva dans ce pays, elle passa de nombreuses années avec ses enfants dans la solitude et l'angoisse, en proie aux plus grandes craintes pour le bien-être de son mari, et pourtant endurant tout cela avec patience et résignation, voire avec joie, car elle avait consacré ses sentiments les plus chers et sacrifié ses propres intérêts personnels au progrès de la civilisation et aux grands intérêts du christianisme. » Il serait difficile d'exprimer avec plus de grâce et de sincérité les raisons pour lesquelles Mary Livingstone mérite un honneur éternel.

Le mari et la femme étaient profondément attachés l'un à l'autre et se comprenaient parfaitement. Tous deux étaient réservés et discrets en société, et ne se souciaient guère de la grandeur. Livingstone aimait beaucoup plaisanter, et son épouse partageait de tout cœur son humour. Ils s'embarquèrent ensemble pour l'Afrique le 10 mars 1858, emmenant avec eux leur plus jeune fils, Oswell [William]. Mme Livingstone resta à Kuruman, tandis qu'il était occupé à explorer le Shire et la région autour du Zambèze. Elle retourna ensuite en Écosse pour se rapprocher de ses enfants. Ce fut une période d'épreuves douloureuses. Son désir d'être aux côtés de Livingstone était intense. « Ses lettres à son mari témoignent d'une grande obscurité spirituelle ; ses réponses étaient l'incarnation même de la tendresse et de la ferveur chrétienne. »

Le 1er février 1862, elle atteignit le Zambèze. Le long séjour sur la côte pendant la saison des fièvres s'avéra fatal. Le 21 avril, elle tomba malade ; six jours plus tard, elle était décédée. Ce fut un coup terrible pour son mari. Il écrivit dans son journal : « Je l'aimais quand je l'ai épousée, et plus je vivais avec elle, plus je l'aimais. C'était une bonne épouse, et une mère courageuse, bonne et au cœur généreux. Que Dieu ait pitié de ces pauvres enfants, qui lui étaient tous tendrement attachés ; et je me retrouve seul au monde, abandonné par celle que je considérais

comme une partie de moi-même. » Une petite prière fut retrouvée parmi ses papiers : « Accepte-moi, Seigneur, telle que je suis, et fais de moi celle que Tu voudrais que je sois. »

Ils ont enterré Mary Livingstone près du grand baobab de Shupanga. Le professeur Drummond raconte qu'il trouva l'endroit où elle repose dans un désert total, envahi par l'herbe de la jungle et piétiné par les bêtes de la forêt ; mais, en contemplant ce monticule abandonné et en le comparant à la tombe de son mari à l'abbaye de Westminster, il se dit que l'amour de cette femme, qui l'avait conduite dans un lieu comme celui-ci, n'était peut-être pas moins digne d'immortalité.

« Une femme tout à fait droite, qui n'a jamais pris de chemins détournés; et elle savait agir avec détermination et énergie quand il le fallait. » Tel était le témoignage de son mari. Livingstone eut encore onze années pour œuvrer en tant qu'apôtre du christianisme et de la civilisation sur le Continent noir. La fin survint à minuit, dans une hutte rudimentaire à Ilala, d'où il partit rejoindre son épouse bien-aimée, qui avait chanté dix-sept ans auparavant :

« Tu ne me sépareras jamais de toi, mon chéri, il y a une promesse dans ton regard ;
Je pourrai prendre soin de toi tant que je vivrai, tu veilleras sur moi quand je mourrai ;
Et si la mort a la bonté de me conduire vers la demeure bénie là-haut,
Il y aura cent mille accueils qui t'attendront dans le ciel ! »

Extrait de « Women in the Mission Field... » par John Telford. Londres: Charles H. Kelly, 1895.

Copié, avec permission, de :

<https://www.wholesomewords.org/missions/blivingmary1.html>

www.EgliseBibliqueBaptisteMatoury.fr